

ELLE EST LE VENT FURIEUX



SOPHIE ADRIANSEN . MARIE ALHINHO
MARIE PAVLENKO . COLINE PIERRÉ
CINDY VAN WILDER . FLORE VESCO

FLAMMARION

« La voix de Dame Nature chuintait comme le vent dans un arbre creux.
- Ils ne méritent pas les beautés que je leur offre. Il est temps qu'ils goûtent
à ma fureur.
- Bien ma Dame, il sera fait selon vos ordres. »

SIX AUTRICES PRÉTENT LEUR VOIX À LA NATURE



- SOPHIE ADRIANSEN** . *Monkey Palace - La revanche des singes*
MARIE ALHINHO . *Sauvée des eaux*
MARIE PAVLENKO . *Naître avec le printemps, mourir avec les roses*
COLINE PIERRÉ . *Nos corps végétaux*
CINDY VAN WILDER . *Extinction Games*
FLORE VESCO . *Le récit recyclé*

ELLE EST LE VENT FURIEUX

Sur une idée de Marie Pavlenko.

La nouvelle « Qui sème le vent Colère » a déjà fait l'objet
d'une première publication dans Bifrost n° 82, 2016.

© Flammarion, 2021

87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-3397-4

ELLE EST LE VENT FURIEUX

Nouvelles

SOPHIE ADRIANSEN . MARIE ALHINHO
MARIE PAVLENKO . COLINE PIERRÉ
CINDY VAN WILDER . FLORE VESCO

Flammarion

Merci à Roxane Edouard

Les autrices

QUI SÈME LE VENT
COLÈRE

MARIE PAVLENKO

La vieille retroussa ses jupons crottés (elle en portait sept, enfilés les uns sur les autres, sorte de cloche flasque incommode) et entra dans la rame de métro bondée. Les passagers, déjà serrés, grommelèrent.

Ancrée sur ses souliers usés, la vieille poussa. Doucement mais fermement, elle s'imbriqua dans la masse compacte des voyageurs et attendit le signal, tendue, tordue, les mains crispées sur sa ribambelle de jupons.

L'odeur lourde la prit à la gorge, mélange de parfums capiteux vaporisés à la hâte, d'haleines à jeun, de vêtements mal séchés. La vieille cacha son long nez courbé dans un pli de sa tunique verte.

Elle est le vent furieux

Elle sentait le feu de bois, l'herbe coupée, la mer. Les portes se refermèrent dans un bruit de mâchoire qui claque et le métro se mit en branle, cahotant sur ses rails.

Un coude pointu lui entra bientôt dans le dos, au niveau des omoplates. Elle gigota pour se signaler au malotru. Le coude s'enfonça. Elle s'échina à tourner la tête, finit par apercevoir un cadre au costume moiré par trop de repassages.

— Jeune homme, vous me faites mal... Votre coude...

— Mon coude fait ce qu'il peut.

— Ne pourriez-vous pas...

— Et vous, *ne pourriez-vous pas* attendre la fin de l'heure de pointe pour vous déplacer ?

Quelqu'un gloussa.

La vieille ne répondit pas, croisa le regard d'une jeune femme au rouge à lèvres flamboyant qui pianotait sur son portable. L'engin éclairait son visage d'une lueur bleutée et faisait ressortir les petits boutons mal dissimulés sous la couche de fond de

Qui sème le vent Colère

teint. Une peau viciée qui dégorgeait la préoccupation de soi.

Le métro s'arrêta à la station suivante dans un soubresaut. Une main pressée remonta le loquet pour ouvrir la porte – borborygmes, insultes, grognements –, et les pieds de la vieille quittèrent le sol. Son corps comprimé entre diverses épaules fut emporté hors de la rame. Soudain lâchée, elle s'effondra, se rattrapa in extremis à un bras qui se dégagea d'un coup sec. Le flot de voyageurs se déversa comme un filet de poissons vidé sur le pont d'un chalutier.

Déjà les passagers suivants se précipitaient, bousculaient sans un pardon. La vieille se releva, agrippa de nouveau sa méduse textile et poussa pour entrer dans la rame. Le mur était infranchissable.

— Vous ne pouvez pas attendre le prochain ?
Il n'y a plus de place !

Elle s'arc-bouta tandis que la sonnerie nasillarde vibrait, posa un pied sur le revêtement caoutchouteux de la rame, fléchit les genoux et s'immisça

Elle est le vent furieux

dans le bloc humain. Elle enfouit ses épaules, la moitié de son torse, son genou déformé par l'arthrite, souleva son pied du quai et s'apprêta à s'engouffrer tout entière. Une paume moite surgit de l'épaisse cohue, heurta son sternum et l'envoya valdinguer en arrière.

La vieille s'étala au sol.

Assise les mains dans la poussière, les jupons sens dessus dessous, elle regarda le métro repartir.

Elle soupira, se releva, s'épousseta, s'essuya les paumes sur sa jupe. Une souris crasseuse se faufila dans les rainures le long du mur à carreaux blancs, trottina jusqu'à elle, son petit museau frémissant, et leva les yeux. La vieille tendit la main et la souris y grimpa, la fourrure palpitante. L'animal poussa un cri de contentement et la vieille la fourra dans la poche de sa veste.

Le tableau lumineux pendu au plafond jaunâtre annonçait le prochain métro dans quatre minutes. La vieille avisa un duvet sous lequel un homme dormait, des bouteilles en plastique autour de la

Qui sème le vent Colère

tête comme une auréole, un pied chaussé d'une tennis déchirée trop grande.

Elle remonta le quai vers la sortie.

Sur les murs incurvés de la station, des filles squelettiques vantaient des maillots de bain à prix modique, des militaires armés de gros calibres faisaient l'apologie de jeux vidéo.

La vieille s'appuya sur ses cuisses pour s'aider à gravir les interminables marches, suivit des couloirs aux lumières blafardes, se cramponna à la rampe caoutchouteuse d'un escalier mécanique. Dans sa poche, la souris assoupie rêvait de blé vert chaloupant sous la brise.

Une fois dehors, la vieille plissa le nez, assaillie par un infect relent d'essence. Les racines des arbres étaient emprisonnées dans des grilles et des excréments canins constellaient le trottoir.

Une violente bourrasque malmena ses jupons et fit s'envoler un essaim de sacs en plastique qu'une écervelée en terrasse avait laissé échapper sans broncher. La vieille se précipita pour tenter de les ramasser, en saisit un du bout de ses doigts fripés

Elle est le vent furieux

mais un fourgon de livraison lui coupa la route et elle dut se jeter en arrière pour ne pas finir comme les hérissons sur l'asphalte. Elle se rattrapa à un poteau, regarda les sacs s'éparpiller sous les roues des voitures. Elle se figura une tortue dans l'océan, la carapace énorme, centenaire peut-être, l'ample mouvement des nageoires, les sons distordus par l'eau, les rais de lumière qui crèvent la surface et irisent les profondeurs. La tortue ouvre la bouche et avale le sac, croyant à une méduse. Elle s'étouffe, meurt seule dans la mer immense.

L'écervelée rit à pleines dents et consulta son téléphone, les ongles rouges et brillants. Elle fit une messe basse à son interlocutrice, alluma une cigarette, répondit à un message, lança son mégot, termina sa boisson gazeuse sans sucre.

La vieille serra les dents.

Se détourna.

Le bain sonore des pots d'échappement et des moteurs avait la consistance d'une soupe de poix et agressait ses oreilles délicates. Il était temps de rentrer.

Qui sème le vent Colère

La vieille entreprit de remonter le grand boulevard au milieu duquel elle était désormais plantée. Les hauts immeubles l'écrasaient. Elle cessa de les observer, ses talons cognant contre le bitume moite. De temps à autre, un scooter vrombissait comme un bourdon transgénique. Les camions dégorgeaient leur fumée noire aux feux tricolores.

Aucun trille de passereau.

La vieille décida de couper par le grand parc, celui dont le sol en gravier réfléchissait les rayons brûlants du soleil et exhalait une chaleur sèche, les grilles fièrement dressées comme des hallebardes. Son pouce caressa distraitemment la souris endormie. Elle traversa plusieurs passages piétons. Sur l'un d'eux, un chauffard pressé de se garer écrabouilla un pigeon. La vieille entendit le bruit spongieux des os qui craquent, les viscères qui éclatent. Elle contourna le tas de chair sanguinolent, s'attarda sur la tête du pigeon : le cou démantibulé, il braquait son œil stupide vers le ciel. Elle se pencha, le ferma, poursuivit sa route.

Elle est le vent furieux

Elle n'était pas venue dans la grande ville depuis longtemps. Elle fuyait les mégapoles. Son majordome lui avait toutefois conseillé de rester éveillée et il avait raison : elle avait consenti à descendre dans la capitale.

Plus elle avançait, plus elle s'énervait.

Dans le parc, l'eau de l'étang était noire, saupoudrée de plumes et de déjections. Les chiens en laisse puaien le rance, les muscles avachis ; l'un d'eux, la truffe sèche, fut tiré sans ménagement par sa maîtresse quand il osa s'approcher d'elle. Il la reluqua avec tant d'insistance, jappant avec le même entrain qu'un chiot, que la vieille brava les avertissements de sa propriétaire, une sexagénaire dont la blancheur de cheveux faisait mal aux yeux, et consentit à tapoter le crâne chaud du ratier. Des plaques de peau nue comme des taches de dalmatien sabotaient par endroits son poil terne.

La vieille contourna l'aire de jeux et rejoignit les rues grises, une vague nausée au cœur. Elle n'était plus très loin de la gare, maintenant, et elle

Qui sème le vent Colère

s'exhorta à poursuivre sans tarder dans le crépuscule qui assombrissait le ciel.

Une porte métallique s'ouvrit brusquement sur un jeune homme bâti comme un coton-tige encombré par un volumineux bidon. La vieille aperçut derrière lui une cuisine de restaurant. Courbé par le poids de son fardeau, le gringalet tituba cahincaha jusqu'au caniveau, se pencha pour vider le contenu de son tonnelet, bras tremblants, et écla-boussa la vieille qu'il n'avait pas vue.

— Oups... s'excusa-t-il.

Elle le dévisagea, un remugle de friture lui explosant à la figure, baissa les yeux sur ses jupons lestés par l'huile et attendit l'arrivée de la longue dégoulinure à ses chaussures. Le jeune homme reparti et claqua la porte. L'huile se faufila, s'épanouit, imbiba ses chaussettes, coula sur la rue, marée lourde et poisseuse, se fraya un chemin jusqu'à une bouche d'égout et s'y déversa avec nonchalance.

La vieille se força à quitter des yeux le spectacle et continua sa route, ses chaussures lançant un

Elle est le vent furieux

couinement humide à chacun de ses pas. Sous les arbres engagés, les piétons la contournaient.

Dans sa poche, rassurée, la souris dormait toujours.

Elle faillit être écrasée comme le pigeon, marcha dans un étron visqueux, et à l'encoignure d'un garage souterrain, posa la main en coupelle sur son nez pour ne pas vomir aux exhalaisons de pisse âcre.

Enfin, la gare.

L'entrée principale était éclairée par de larges lettres en néons qui nimbaient les visages environnants. À une encablure, un groupe d'ouvriers en gilets fluorescents avaient délimité un périmètre de sécurité autour d'un platane centenaire.

La vieille s'approcha d'un œil soupçonneux.

— Bonjour messieurs, on peut savoir ce que vous reprochez à cet arbre ?

— Il est malade...

La vieille leva un sourcil dubitatif.

— Vous lui avez diagnostiqué la varicelle ?

Qui sème le vent Colère

L'ouvrier lui rendit son regard et un de ses camarades intervint :

— Non, il gêne le passage des bus. En prime, ils envisagent de construire une station de lavage. Bref, on nettoie le terrain, d'ailleurs, vous devez reculer.

La vieille dame les observa avant de faire demi-tour, frissonnant aux pétarades des tronçonneuses.

Elle se dirigea vers la gare d'un pas décidé, trouva son train, posa ses cuisses huileuses sur une banquette en skaï. Ses yeux errèrent à la recherche de réconfort : le lino était maculé, le revêtement du mur, arraché. Du plastique, du fer, du froid.

La nuit tombait.

Les voyageurs affluèrent. La dernière à pénétrer dans le wagon, une femme d'une quarantaine d'années dont le chignon était si tiré qu'il lui bridait les yeux, fut bien obligée de s'asseoir à son côté, mais retroussa le nez et n'appuya qu'une moitié de fesse sur la banquette, signifiant sa répugnance au moindre contact avec cette gâteuse dégueulasse à l'allure grotesque.

Elle est le vent furieux

La vieille l'ignora, incommodée par la laque dont la précieuse s'était aspergée. Elle appela de ses vœux la tendre pourriture de l'humus, les sous-bois après l'orage, l'air lavé par la neige.

Le train s'ébranla.

La main dans la poche, la vieille posa son front sur la grande fenêtre et laissa errer son regard au-dehors.

Les immeubles dressés, les antennes satellites accrochées aux toits pour ne pas oublier qui on est, les vêtements suspendus aux balcons, les murs de béton, les rails, le béton, un arbuste maigrelet comme un rire tonitruant dans la grisaille, une branche qui s'enroule autour d'un poteau électrique, du béton, des gravats, du béton. Du béton.

Une rangée d'arbres, haie d'honneur sur la voie ferrée.

La banlieue, ses maisons et jardins enchevêtrés, les bosquets, les ronds-points fleuris éventrés par des sculptures incongrues, les parkings répandus sur trois niveaux, les caddies qui grincent, les marées de voitures, les phares comme des plaies

Qui sème le vent Colère

dans la nuit, les hangars d'hypermarchés, monstres de tôle, leurs enseignes criardes, le laciis d'espaces verts. Le vert qui gagne, les maisons qui s'espacent.

Un champ au coude à coude avec de colossaux entrepôts, un autre champ, un bois timide et apeuré. Un champ. Encore.

Vinrent les grandes plaines monotones, leurs sillons parallèles, leur découpe géométrique, leur vide abrutissant. Pas un arbre sur l'horizon.

La colère grandit.

Sa voisine avait enfilé des écouteurs et la vieille put profiter d'une voix sucrée qui gémissait l'amour et le désir. Elle étudia le profil pincé de la femme, les rides amères aux coins de la bouche, les épinglees plantées dans le crâne, les pommettes curieusement rebondies comme deux mandarines glissées à la sauvette sous la peau parcheminée.

L'amour et le désir.

Il valait mieux dormir.

Lorsqu'elle descendit cinq heures plus tard, son majordome l'attendait sur le quai dans sa livrée vert

Elle est le vent furieux

bouteille mal repassée. Il l'observa d'un œil vif d'épervier mais ne fit aucune remarque sur l'état des jupons. Il l'extirpa de la gare, écartant les badauds et passagers, arrêta un bus et trois voitures d'un geste autoritaire pour l'aider à traverser, lui fit remonter une avenue, puis très vite, une ruelle encaissée où les façades de maisons délabrées menaçaient de s'écrouler. Une légère bruine fit luire le pavé et des halos flous entourèrent les lampadaires orangés.

La vieille dame ne dit pas un mot, même quand elle dérapa sur le sol gras. Le majordome la rattrapa par le coude, garda son bras sous le sien d'un geste prévenant, et s'effaça devant une petite porte peinte en rouge coquelicot, à l'entresol d'une mesure décatié.

La vieille s'inclina pour passer sous le chambranle. Impassible, le majordome referma soigneusement derrière lui et invita la vieille à traverser un salon poussiéreux asphyxié par la pénombre, des silhouettes de fauteuils en velours faisant office de cadavres séchés, une cuisine où les toiles d'araignées

Qui sème le vent Colère

se chevauchaient dans l'évier, un débarras aux étagères nues.

Aucun d'eux ne prêta attention au décor, comme si la maison se réduisait à un simple couloir.

Ils ressortirent par une haute porte en bois.

À portée de vue, le ciel noir troué d'étoiles, une forêt peuplée d'épicéas et de hêtres aux larges troncs lisses, un verger où les fruits faisaient ployer les branches, des hululements, de l'herbe drue et des plantes grimpantes montant à l'assaut des murs.

Alors, seulement, la vieille se redressa, se cambra, ouvrit les bras et inspira un grand bol d'air. Ses épaules se détendirent.

Dans sa poche, la souris réveillée tremblait d'excitation. La vieille la déposa sur la terre lourde et le rongeur fila sous un mûrier. Le bruit de ses petites pattes foulant les feuilles mortes s'estompa avant de disparaître complètement.

La vieille marcha un peu, tâta un rosier grimpant, une brassée d'iris, des bruyères, des joncs.

Elle est le vent furieux

Elle surveilla la mare, salua un crapaud, et s'allongea sur une chaise pliante à l'abri d'un saule.

Le majordome lui apporta une citronnade et un sourire éclaira brièvement sa figure ratatinée par les ans. Il fit deux pas en arrière et attendit.

La vieille scruta le ciel.

Le chant des rainettes, d'abord timide, s'amplifia pour exploser en un concert assourdissant hurlé à la face de la lune.

S'effaça.

Le calme revint.

Une effraie fendit la nuit.

Le majordome, des fourmis dans les jambes, rompit enfin le silence.

— Le voyage de ma Dame a été fructueux ? Est-ce qu'elle a...

— C'est pire que ce que je croyais.

La voix de la vieille chuintait comme le vent dans un arbre creux.

— J'en conclus que votre visite a été...

— J'ai écouté vos conseils. J'ai vu. J'en tire les conséquences, le coupa-t-elle de nouveau.

Qui sème le vent Colère

Le majordome pinça les lèvres. La vieille n'avait pas quitté des yeux la ligne d'horizon. Elle finit par se tourner vers lui.

— Ils ne méritent pas les beautés que je leur offre. Il est temps qu'ils goûtent à ma fureur.

Le valet s'inclina avec respect.

— Bien, il sera fait selon vos ordres, Dame Nature.

Et il disparut.

MONKEY PALACE
LA REVANCHE DES SINGES

SOPHIE ADRIANSEN

C'est l'idée que je me fais du paradis. Du vert et du bleu qui étincèlent sous le soleil. Dans un écrin de végétation luxuriante, plusieurs piscines en forme de diamants depuis lesquelles on voit la mer. Un *resort* bordé de sable fin, pas blanc mais presque, et dominé par des reliefs boisés d'un vert profond. Décoré principalement par la nature elle-même : des oiseaux colorés peu farouches, des fleurs prodigieuses, grandes comme des visages humains, des arbres gigantesques qui assurent la verticalité de l'ensemble... Et une impression de sécurité totale – isolement et protection avec en prime tout un tas de gens à notre service et des

Elle est le vent furieux

buffets à volonté qui proposent tout ce qu'on peut avoir envie de manger.

Le paradis pour les vacances. Le paradis pour les singes, aussi. Au Monkey Palace, club de luxe face à la mer de Chine, dans la partie indonésienne de l'île de Bornéo, les primates sont chez eux. Pas seulement parce que leurs têtes sculptées ornent le moindre chambranle, la moindre poutre : les singes se baladent un peu partout. Je me demande s'ils ne sont pas aussi nombreux que les vacanciers.

— Je surkiffe cette chambre ! s'exclame Jacques.

Mon jumeau saute sur son lit aussitôt la porte refermée. C'est comme ça qu'il a choisi celui où il allait dormir quand on est arrivés ce matin. Sans même me demander mon avis. Je m'en fiche, du mien je vois la mer. Et puis, je peux bien lui laisser la priorité pour le lit quand on voyage : tout le reste du temps, Jacques subit son prénom du siècle dernier, qu'il doit au grand-père de notre mère, tandis que je porte un prénom que toutes les filles de la classe m'envient – grâce au premier film que nos parents ont vu ensemble. Je suis gagnante pour

Monkey Palace

le prénom ; les lits d'hôtel, en comparaison, ça ne pèse pas grand-chose.

On loge dans une géniale villa ronde sur pilotis. Les parents sont dans une villa identique juste à côté, et une passerelle permet de passer de l'une à l'autre. Tout est en teck, extérieur comme intérieur, des chaises longues de la terrasse à l'armoire qui accueille nos affaires pour le séjour. Jusqu'au cadre fixé derrière la porte, et qui contient un avertissement : il est recommandé de bien fermer les fenêtres avant de sortir, au risque de laisser entrer l'un des nombreux singes qui peuplent les arbres du site. Pas besoin d'ouvrir les fenêtres : on fait tourner la clim à fond.

Au déjeuner, Jacques et moi nous sommes rempli trois assiettes chacun, qu'on s'est partagées. On voulait tout goûter. On *a* tout goûté, mais on n'a pas pu tout finir : on avait eu les yeux plus gros que le ventre, ce n'était rien de le dire. Je n'ai pas mauvaise conscience pour ce qu'on a laissé : vu la faune ici, je suis certaine que nos restes ne seront pas perdus.

Elle est le vent furieux

Une seconde, j'envisage de faire une petite sieste pour digérer ; mais l'envie de profiter des aménagements est trop forte.

— On sort ? demandé-je en me tordant le cou pour voir mon frère.

Jacques a quitté son lit et il vient d'enfiler son maillot de bain. Parfait.

En arrivant, nous avons fait le tour du propriétaire sans mettre les pieds dans l'eau.

— Plage ou piscine ? hésite Jacques à voix haute.

Nous faisons quelques pas sur la plage. Devant les piscines, elle est impeccable, idéale pour les photos souvenirs ; soigneusement entretenue par le personnel de l'hôtel sans doute. Mais dès qu'on s'éloigne un peu, on découvre un sable moins net, auquel se mêlent des bouts de bois flottés, des feuilles, des morceaux d'écorce de palmiers... et aussi des déchets pas du tout naturels, de type bouteilles de plastique et barquettes en polystyrène. Pour ce que j'en devine d'ici. D'une œillade, mon frère et moi décidons de faire demi-tour.

Monkey Palace

Nous regagnons la zone des piscines. Entretemps, les parents sont eux aussi sortis.

— Jacques ! Willow ! nous hêlent-ils.

Nous changeons de cap pour les retrouver.

— C'est crade par là-bas, les informe Jacques.

Ni notre père ni notre mère ne se départent de leur bonne humeur. Chaque année, ils décident de la destination suivante dès le retour des vacances. Autant dire que ce voyage, ils l'attendent depuis un an. Ce ne sont pas quelques malheureux bouts de plastique qui affaibliront leur enthousiasme.

— Vous avez vu qu'ils offrent un cocktail gratuit au bar si on rapporte un sac de déchets ramassés sur la plage ? nous dit notre père. Les sacs sont à récupérer au comptoir des serviettes.

Je regarde Jacques. Je sais ce qu'il pense – c'est tout le temps comme ça ; on est connectés depuis avant le jour de notre naissance.

— On va pas s'embêter à ramasser les déchets des autres pour un cocktail ! me souffle-t-il dès que notre père est hors de portée de voix.

Elle est le vent furieux

Les parents sont partis arpenter le sable clair à leur tour.

— On reste sur la plage de devant, et c'est bon ! poursuit Jacques.

— On testerait pas plutôt les piscines, là tout de suite maintenant ? proposé-je en désignant du menton deux transats qui nous tendent les bras au bord du plus grand des bassins-diamants.

Jacques acquiesce et nous nous y posons. Sur la table qui sert de support au parasol est ouverte la carte des boissons. Un *pool boy* s'empresse de nous apporter deux draps de bain assortis, roulés comme des petits traversins. Je le remercie puis file rejoindre mon frère dans l'eau. Qui doit être divinement chaude : il n'a eu aucune difficulté à y entrer.

— Génial, regarde !

Je me retourne pour voir ce qu'il me montre. Derrière moi, quelques dizaines de singes sont perchés sur les toits des bâtiments qui entourent les piscines. Il s'agit de macaques crabiers, d'après le panneau d'information que j'ai vu dans le hall de

Monkey Palace

l'hôtel. J'ai appris que ce singe, également appelé macaque à longue queue ou macaque d'Indonésie, est haut de cinquante centimètres environ, a une queue plus longue que son corps et pèse de quatre à six kilos. Je sais aussi qu'il vit en groupe et se nourrit de crabes, comme son nom l'indique, mais pas seulement : c'est un omnivore qui ne laisse passer aucune opportunité. Fruits, fleurs, racines, écorce, oisillons, lézards, grenouilles, poissons... il mange tout et n'importe quoi. Un peu comme nous ici : maxi-buffet à volonté.

Les singes paraissent nous observer. Jacques entreprend de les compter, mais les mammifères se mettent soudain en mouvement. Je suis leur regard et je découvre ce qui provoque leur agitation : un serveur du bar zigzague entre les transats, portant en hauteur un plateau chargé de noix de coco dans lesquelles sont plantées des pailles de couleurs vives.

Jacques a plongé et il cherche à me déstabiliser en tirant sur ma jambe droite. En temps normal,

Elle est le vent furieux

je mettrais la tête sous l'eau pour lui régler son compte. Mais là, j'ai envie de profiter du spectacle.

Les macaques avancent les uns derrière les autres jusqu'à être réunis au plus près de l'endroit où le serveur s'est arrêté. Il dispose quatre noix de coco sur la table d'une famille un peu à l'écart et repart servir d'autres clients plus loin. Les singes ne bougent plus.

J'en profite pour attaquer Jacques par surprise et lui faire boire la tasse. Il reste sous l'eau un moment, assez pour que j'aie le temps de commencer à m'inquiéter. Même si je connais mon frère...

— Vengeance ! hurle-t-il en surgissant de l'eau comme un boulet de canon.

Il me saute dessus, appuie sur mes deux épaules d'un coup. Je décolle les pieds du sol et je me laisse immerger. Sous l'eau, je suis plus forte que lui.

Quand je refais surface, j'aperçois un singe qui se faufile entre les pieds des chaises longues. Il avance jusqu'au verre qu'un vacancier a abandonné pour aller se baigner. Du Coca, d'après la couleur.

Monkey Palace

Une rondelle d'orange décore le verre. Je suis sûre que c'est ce qui a attiré son attention. Le singe fait un pas supplémentaire et saisit la tranche d'agrumes. Gagné !

Un deuxième macaque, que je n'avais pas vu descendre du toit, le rejoint. Je secoue Jacques, occupé à enchaîner les roulades dans le bassin.

— Regarde ! Si ça se trouve, ils vont se battre pour l'orange.

Mais c'est le verre que le deuxième singe semble avoir repéré. Sans avertissement, il l'attrape à deux mains et le boit. Il le vide même d'un trait. Exactement comme l'aurait fait un humain dans un bar. Puis il repart comme il est venu, suivi du premier singe qui porte le morceau de fruit.

Pendant ce temps, une femme quitte la piscine et regagne son transat. Elle prend son verre et s'apprête à le porter à ses lèvres lorsqu'elle réalise qu'il est vide. Elle se redresse et regarde tout autour d'elle, cherchant à identifier le mal élevé qui a osé finir sa boisson pendant qu'elle nageait. Je sens un grand éclat de rire monter dans ma gorge. Pour